La logique du simulacre " (version en français d'un article publié en langue roumaine : Logica simulacrului)

Jean-Marie Seca

▶ **To cite this version:**

Jean-Marie Seca. La logique du simulacre " (version en français d'un article publié en langue roumaine : Logica simulacrului). Psihologia Socială, 1999, 3, 37-47: https://observatorsocial.ro/wp-content/uploads/2014/12/revista-de-psihologie-sociala-03-1999.pdf. hal-03006307

HAL Id: hal-03006307

https://hal.univ-lorraine.fr/hal-03006307

Submitted on 15 Nov 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Seca Jean-Marie, « La logique du simulacre » (trad. en roumain : « Logica simulacrului »), *Psihologia sociala*, Université A.I. Cuza de Iasi, *in Psihologia sociala*, Université A.I. Cuza de Iasi, n° 3, 1999, pp. 37-47.

LA LOGIQUE DU SIMULACRE

Par Jean-Marie SECA

Ce texte doit se lire comme un plaidoyer pour une ouverture intellectuelle qui ne renie pas les principes de la rigueur méthodologique. Il ne s'agit donc pas d'une critique fondamentale de l'expérimentation que nous devrions tous considérer, dans notre profession, comme une méthode fondatrice et un but nécessaire et incontournable dans le processus de construction des connaissances. Nous savons que, par définition, le passage à la science implique une réduction, « un appauvrissement sémantique, compensé (et d'abord provoqué par) une clarification théorique » (Rouquette et Rateau, 1998 : 9). Il est donc vain de critiquer des savoirs ou des résultats constitués à la suite d'une démarche expérimentale en en soulignant l'approximation due à leur manque de « validité écologique » (Abdi, 1987).

Notre intention n'est pas d'entrer dans une des nombreuses fausses polémiques des sciences sociales. Nous porterons, par conséquent, notre attention sur la logique du sens à l'œuvre dans la construction des savoirs appliqués et fondamentaux. Cette séparation entre les deux domaines est-elle d'ailleurs toujours pertinente ? Le purisme des chercheurs fondamentalistes, juchés sur une montagne escarpée, rejetant les travaux non conformes au paradigme qui les structurent, ressort d'une *logique du simulacre* dont nous allons tenter de décrire certains aspects.

À l'inverse, il faut souligner que la position de chercheurs, proches de la tradition compréhensive, est celle de la *copie* et de la fidélité figurative, quelquefois peu éloignée du journalisme d'investigation et de tous ses avatars peu recommandables. Elle implique un coût important en temps de présence sur le terrain qui rapproche ces derniers des travailleurs sociaux et intervenants en organisation, soumis à l'urgence de la commande qu'on leur passe et aux pressions éthiques et conformistes du champ où ils sont plongés. Lorsque cette exigence descriptive n'est pas le but premier de ce type de recherches, alors on risque d'y voir apparaître et fleurir des écrits très abstraits, verbeux. L'efflorescence et le foisonnement de concepts et d'interprétations théoriques

tournant, si l'on peut dire, *à vide* est une dérive proche de celle du *simulacre* dont nous parlerons ultérieurement.

Dans la suite de cet article, nous donnerons une définition de l'observation (I) en la mettant en relation avec la question de la construction théorique (II). Nous continuerons par une réflexion sur la logique du simulacre (III) qui menace tout approche trop formalisée d'un objet d'étude et proposerons quelques réflexions pour en éviter les dérives (IV et V).

I. L'observation : une démarche d'élaboration des savoirs qu'ils soient cliniques ou expérimentaux

L'observation doit être considérée comme une activité qui est présente à tous les stades d'une démarche scientifique. Sa finalité est, soit une description, soit une vérification d'hypothèses lors du recueil des données dans un dispositif expérimental, soit, enfin, une construction d'une théorie sur le fonctionnement d'un phénomène social ou psychique. Elle est donc un processus de construction des données qui est étroitement associé au mode de pensée du chercheur. Dans une telle méthode se mélangent résultats de l'investigation et catégories préalables d'analyse, objectifs de recherche et vision première de l'objet.

Jean Massonat va dans un tel sens lorsqu'il définit l'observation comme « démarche d'élaboration des savoirs » (Massonat, 1987 : 20). C'est la raison pour laquelle on peut dire qu'elle est présente à tous les niveaux de la démarche scientifique au point qu'elle se confond avec elle.

Les exemples des accélérateurs de particules ou des télescopes spatiaux (*Hubble*) montrent bien que l'outil d'observation et la démarche de construction des données sont profondément imbriqués. Un autre exemple est celui de la psychanalyse. Paul Laurent Assoun, reprenant la trame de l'œuvre de Freud, rappelle la définition de la psychanalyse comme étant le nom[1] :

[1] Utilisé la première fois en 1896 dans *L'Hérédité et l'étiologie des névroses*.

«1° d'un procédé pour l'investigation de processus mentaux à peu près inaccessibles autrement ;

2° d'une méthode fondée sur cette investigation pour le traitement des désordres névrotiques ;

3° d'une série de conception psychologiques acquises par ce moyen et qui s'accroissent ensemble pour former progressivement une nouvelle discipline scientifique.

[…] La psychanalyse se présente d'abord comme une "investigation" des processus inconscients ; corrélativement, comme un certain type de thérapeutique, centrée sur les névroses ; enfin, - comme si l'on allait du particulier au général - elle se revendique, à terme comme une théorie de la psyché, *scientifique* » (Assoun, 1982 : 167).

L'observation est à concevoir comme une procédure élémentaire et progressive de construction des savoirs scientifiques. Nous devons souligner, cependant, un paradoxe de cette méthode. Elle renvoie à un ensemble d'actes de perception dirigés vers un objectif. Elle est soutenue par une grille et des hypothèses qui ne sont pas toujours explicitées. Parallèlement, une vision de l'objet pré - existe, avant l'acte même de perception. Le paradoxe consiste dans le fait que la vision de l'objet, préalable à l'acte d'observer, s'oppose à la spécificité de l'observation elle-même où l'on cherche quelque chose que l'on ne connaît pas encore. C'est pourtant dans la définition de ses objectifs que cette méthode s'élabore alors même qu'elle se destine, naturellement, à une visée exploratoire.

Ajoutons à ce paradoxe que toute observation implique une auto-analyse du chercheur, c'est à dire un travail phénoménologique de « réduction », de mise entre parenthèse de l'attitude *naturelle* que l'on a par rapport au monde[2].

[2] Les phénoménologues nomment cette méthode de réduction *époché*. Ce moyen permet d'accéder à un moi pur qui est la partie du moi qui est la moins mondaine. « Telle est la vraie signification de la mise entre parenthèses : elle reporte le regard de la conscience sur elle-même, elle convertit la direction de regard, et enlève, en suspendant le monde, le voile qui masquait au moi sa propre vérité [...] L'*époché* n'est pas une opération logique exigée par les conditions d'un problème théorique, elle est la démarche qui donne accès à un monde nouveau de *l'existence* : l'existence transcendantale comme existence absolue » (Lyotard, 1992, 25.)
Pour Lyotard, « la réduction rend au sujet sa vérité de constituant des transcendances, implicite dans l'attitude aliénée qu'est l'attitude naturelle » (*ibid*. : 28.) La conscience du Je chez les phénoménologues, c'est donc une visée, une intentionnalité vis à vis de l'objet. L'attribution d'un sens vient de cette conscience de soi qui est en mouvement dialectique vers la vérité. «Il faut donc pour répondre correctement à la question de la vérité, c'est à dire pour bien décrire l'expérience du vrai, insister

L'observation se conçoit, de ce fait, comme un processus cognitif de réexamen de soi et du monde dans le but de la constitution d'un savoir objectivé. Elle est présente dans nos actes quotidiens. Et cet arrachement vis-à-vis de notre attitude naturelle, du « champ doxologique » (De Bruyne *et al*, 1974 : 32), des prénotions est la chose la plus périlleuse et difficile à assumer. En effet, notre vision de la vie quotidienne est structurée par des représentations sociales (Jodelet, 1989), des idéologies, des capacités cognitives et l'implication affective que nous avons vis-à-vis des objets (Moscovici, Hewstone, 1984 ; Leyens, 1983).

II. Du sens de la construction théorique

En dépit de ce que nous venons d'énoncer, il faut insister sur un élément qui doit être inscrit au centre de toute démarche d'observation : nous voulons parler de la théorie. D'après Ruth Canter Kohn et Pierre Nègre, le mot *théorie* « dérive du *theoros*, personnage de la cité grecque chargé d'observer des événements publics importants, et qui venaient faire rapport de ce qu'il avait perçu de son point de vue, c'est à dire de l'éminence où il avait grimpé » (Kohn et Nègre, 1991 : 19). Les auteurs commentent alors : « La théorie n'est pas pure abstraction mais expression d'un système qui trouve sa cohérence dans l'explicitation de la perspective particulière choisie par un observateur. L'observateur ainsi posté, observe selon le mode d'observation ordinaire : il fonctionne dans l'immédiateté exigée par le quotidien. Il le fait, néanmoins, à partir d'une prise de position qui permet cette distance. Celle-là même d'une théorie » (*ibid*. : 19.)

fortement sur le devenir génétique de *l'ego* : la vérité n'est pas un objet, c'est un mouvement, et elle n'existe que si ce mouvement est effectivement fait par moi. (*ibid*. : 39).» Cette réduction phénoménologique permettrait, aux activités scientifiques qui appartiennent au domaine de l'activité logique et formelle d'avoir plus de force et de structuration. Il y aurait alors une réconciliation entre objectivisme scientifique et subjectivisme philosophique, le premier cherchant dans le second le fondement de la raison (différence entre « *Grund* » et « *Erklärung* » dans la langue allemande). Ce travail phénoménologique ne suffit pas à légitimer le processus d'observation en acte car ce dernier est lui même un instrument forgé autour d'hypothèses théoriques qui structurent l'organisation du dispositif de recueil des données. Le paradoxe de l'observation demeure donc vivant et actif puisque toute tentative d'investigation scientifique doit aussi mettre entre parenthèses, cette attitude phénoménologique d'auto-analyse afin de ne pas verser dans une forme d'obsédante d'auto-observation ou de journal intime.

La théorie favorise donc la mise en œuvre de l'observation et se forme, pour ainsi dire, dialectiquement par un processus de transformation progressive de ses propositions et de ses implications. Décrire, c'est aussi trouver la bonne perspective (synonyme de théorie). Dans l'observation comme pour la technique de l'entretien, la progressivité et l'interpénétration théorico-pratique constituent des processus essentiels.

Si l'on se rapporte aux définitions passées et présentes de l'observation (XVI^{e} siècle, « action de considérer avec une attention suivie la nature, l'homme, la société, afin de mieux les connaître (Le Robert) » ou définition ci-dessus), on remarque que l'objectif d'élaboration d'un savoir tend à distribuer la méthode de l'observation sur deux axes (temporel et spatial).

L'axe spatial implique une claire distinction entre l'observateur, sujet autonome, auto-analyste, relevant de sa propre loi, et l'observé, qui quoiqu'il soit arrivé est, finalement, mis à distance, par l'acte même d'élaboration du savoir qui fige dans des catégories ce qui est en mouvement et en action.

L'observation scientifique est, aussi, organisée en fonction d'un objectif défini sur un axe de temps où y a un avant, un pendant et un après. On vise la découverte du nouveau, une modification des images que l'on avait « avant » sur l'objet - situation - observés. Là aussi, il y a une nécessité de mise à distance du référent observé puisqu'il s'agit de le réenvisager selon un point de vue qui est celui de l'observateur scientifique. L'après-observation est donc celui d'une saisie distanciée de l'observé même et surtout quand l'implication vis-à-vis de l'objet a été maximale.

L'observation scientifique vise donc une certaine maîtrise des opérations qui conduisent à la production de données. C'est pourquoi, elle doit se destiner à cerner une situation ou un contexte qui permette de traduire une question générale en stratégie de recherche.

« L'observation est un mode d'élaboration des connaissances à partir de problèmes directement observables ou non, à des fins de culture, de formation

professionnelle ou de recherche. L'observation systématique se fait à partir d'un contact direct ou filmé avec les situations qui permettent l'étude de problèmes préalablement explicités. L'observateur construit seul ou en groupe des significations de plus en plus élaborées à partir d'une sélection par la vue et l'écoute. Les différentes opérations de sélection et de traitement mobilisés tout au long de l'acte d'observation sont fortement infléchies par le degré de précision du problème étudié ; ces opérations sont sollicitées également par les cadres d'analyse antérieurs de l'observateur, par ceux qui sont requis directement, et enfin par le dispositif construit pour produire des données. Tout ce travail se concrétise dans une description, à visée explicative ou compréhensive, communiquée à des interlocuteurs, selon des formes qui tiennent en partie à la relation contractuelle qui les lie à l'observateur » (Massonat, *op. cit*. : 26.)

Ceci nous conduit à distinguer un certain nombre d'options méthodologiques qui impliquent une fonction spécifique de l'observation. Deux grands types sont envisageables selon que dominent l'objectif rationnel et distancié ou bien l'implication et la volonté d'adaptation aux problèmes sociaux rencontrés par les groupes et institutions observées. L'objectif sera alors, soit de vérifier un modèle de compréhension du réel, soit de réformer, de soigner, d'intervenir (sur) un groupe ou un individu.

La position de l'observateur est, dans chaque cas, associée aux visées de la méthode. Dans le cas de l'objectif de vérification d'une théorie, le chercheur s'entretient avec d'autres scientifiques ou interlocuteurs pour des intérêts les plus divers. Il est en dehors, distancié par rapport aux observés. « La participation est réservée aux observés, et à eux seuls, ajoutent Kohn et Nègre. Car l'observateur relève d'une autre finalité, d'une autre logique temporelle. Sur le champ de sa recherche, il doit sa loyauté entièrement au monde scientifique. C'est par l'affirmation de ce rôle et de cette appartenance statutaire qu'il fonde la bipartition des places. Le moment où il se met à observer vient à une place déterminée dans sa trajectoire d'action, trajectoire qui croise celle des observés à ce moment-là » (Kohn et Nègre, *op. cit.* : 47.)

Cette logique est celle des sciences expérimentales[3] où l'observation est provoquée ou préméditée par le raisonnement et l'approche théorique du chercheur. Il y a ici *primat du plan rationnel*. On observe de façon provoquée ou non et en extériorité par rapport à l'objet qui est nettement séparé de la conscience de l'observateur rationnel.

Cette relation-là à l'objet n'est pas la cause principale de l'effet de décrochage des résultats expérimentaux vis-à-vis de la vie quotidienne des sujets observés et des contextes. On doit plutôt orienter l'attention vers la *logique cumulative* de ces savoirs qui, par leur empilement cohérent, du strict point de vue de la logique épistémologique prévalant dans la communauté scientifique, deviennent des fictions élégantes, sources de fascinations virtuelles.

Quelle est la logique de ces fascinations ?

III. Logique du simulacre et logique de la copie.

Deux grands modes orientent épistémologiquement mais aussi techniquement, le recueil des données en sciences sociales. Le premier est celui de la *copie* et le second celui du *simulacre*. Il s'agit, en fait, de modalités d'organisation de ce que l'on appelle l'*objectivation*[4].

[3] Il s'agit ici, pour reprendre les termes de Claude Bernard (cité par Kohn et Nègre, 1991 : 113), soit d'observer d'une façon systématique, soit d'expérimenter. Observer expérimentalement, c'est pour l'observateur, constater « purement simplement le phénomène qu'il a sous les yeux. Il -l'observateur- ne doit avoir d'autre souci que de se prémunir contre les erreurs d'observation qui pourraient lui faire voir incomplètement ou mal définir un phénomène. A cet effet, il met en usage tous les instruments qui pourront l'aider à rendre son observation plus complète. Bernard souligne alors, que l'observateur doit être le photographe des phénomènes, son observation doit représenter exactement la nature. Il faut observer sans idée préconçue ; l'esprit de l'observateur doit être passif, c'est à dire se taire; il écoute la nature et écrit sous sa dictée » (Bernard, cité par Kohn et Nègre, *ibid*. : 44).Mais une fois le fait constaté et le phénomène observé, l'idée arrive, le raisonnement intervient et l'expérimentateur apparaît pour interpréter le phénomène. « L'expérimentateur, souligne C. Bernard, est celui qui, en vertu d'une interprétation plus ou moins probable, mais anticipée des phénomènes observés, institue l'expérience de manière que, dans l'ordre logique des prévisions, elle fournisse un résultat qui serve de contrôle à l'hypothèse ou à l'idée préconçue. Pour cela l'expérimentateur réfléchit, essaye, tâtonne, compare et combine pour trouver les conditions expérimentales les plus propres à atteindre le but qu'il se propose. Il faut nécessairement expérimenter avec une idée préconçue. L'esprit de l'expérimentateur doit être actif, c'est à dire qu'il doit interroger la nature et lui poser des questions dans tous les sens, suivant diverses hypothèses qui lui sont suggérées » (*ibid*., 113-114.)

[4] Observer, c'est objectiver le réel, en tirer un certain sens adapté aux objectifs d'une recherche.

Le but d'une observation en mode *copie* est de rendre compte aussi fidèlement que possible de la réalité observée. Sa particularité est l'implication de l'observateur et la visée exhaustive des actes techniques de relever d'information. Elle a impliqué une approche compréhensive, donc de restitution du sens qu'a une situation pour un acteur social. Elle vise à l'essence des choses et à la fidélité descriptive dans le droit fil de la phénoménologie.

Le mode *simulacre* est plutôt associée à une clôture de la théorie. Le raisonnement expérimental est un bon exemple de d'observation-*simulacre*. Seules les informations qui vérifient ou contredisent les hypothèses formellement définies au départ de la démarche de recherche sont prises en considération. Les hypothèses qui permettent de structurer un questionnaire ou une expérimentation sont, elles-mêmes, le résultat d'un raisonnement axiomatique qui constitue la *théorie* que l'on cherchera à prouver. Dans le mode *simulacre*, on se propose de développer un langage qui organise formellement l'*espace de causation* et permet, à partir de règles implicites de fonctionnement logique, de produire des données par un aller-retour entre la théorie et les expériences. L'observation-*simulacre* se situe plutôt du côté de l'approche formelle et vise, non pas la fidélité vis-à-vis d'un réel conçu comme à reproduire, mais plutôt la *cohérence interne de la théorie* qui se construit en fonction d'une logique quasi mathématique (logique axiomatique). On comprend ici que l'objet de recherche est le résultat d'une construction logique préalable que l'on cherche à évaluer dans sa pertinence et son adéquation sélective au réel. Il y aura, en fait, sélection de certaines informations contenues dans ce réel, conçues comme pertinentes par rapport aux objectifs de la recherche.

Cette opposition (*copie/simulacre*) est assez identique à celle entre peinture figurative et peinture abstraite. « La *copie* est représentation de l'objet de la recherche conçue comme exploration détaillée, transcription fidèle, expression bien fondée et adéquate. Le *simulacre* est construction, autoproduction de l'objet scientifique qui "s'invente" lui-même. La *copie* se veut fidèle à une "réalité" significative, elle est expression scientifique d'une métaphore, elle a une visée symbolique de recouvrement d'un sens, elle cherche une vérité, une adéquation des modèles. Le *simulacre*, par contre, subvertit un domaine problématique en s'efforçant de produire un sens nouveau, il est instrumental, il contient des potentialités fécondes de

production originale de sens, car il contient ses propres règles de construction, il est autorèglé. Si la *copie* est production de "modèles icônes", d'images ressemblantes de la réalité, le *simulacre* est production de "modèles fantasmes", c'est à dire d'images foncièrement dissemblables de la réalité appréhendée au départ ; il n'est pas une copie dégradée mais recèle une puissance positive qui nie l'original et sa copie, le modèle et sa reproduction » (De Bruyne *et al*., *op. cit.* : 162.)

Ces deux modes ou logiques sont des formes que prennent, à la fois, l'objectivation et l'observation. Le mode *copie* domine dans la démarche clinique et compréhensive. Le mode *simulacre* structure la méthode hypothético-déductive et expérimentale. L'avantage du second mode est qu'il autorise une différenciation entre le savoir issu de l'observation quotidienne et celui résultant d'une démarche scientifique. Le premier mode voisine avec le sens commun et les représentations sociales qui constituent les prénotions et le champ doxologique. L'observation clinique et ethnographique exigent donc plus d'efforts de construction théorique et de réflexion sur soi de la part du chercheur.

IV. Être scientifiquement correct ?

J’ai écrit, il y a dix ans, juste avant le plein essor du courant cognitiviste en France, un ouvrage de monographie des milieux de musique émergente à Paris (Seca, 1988). Le titre du livre « Vocations rock » était un peu accrocheur, pour donner suite à des demandes des responsables éditoriaux, d’avoir un produit qui se vende. Tiraillé entre la recherche d’un écrit correctement formulé scientifiquement et les exigences d’accessibilité de l’ouvrage à un lectorat étendu, je livrai alors un écrit intermédiaire, truffé d’analogies et de métaphores, d’effets de styles et d’exemples. Le modèle théorique que j’exposais dans cet ouvrage demeure encore valable, suggestif et je ne manque pas de l’appliquer et de le décrire depuis (Seca, 1994, 1998a, 1998b, 1998c).

Ce travail fut évalué avec sévérité par certains représentants orthodoxes de la science normale psychosociale. Je ne leur en veux absolument pas d’ailleurs. Ils n’ont fait que leur travail. La critique principale adressée à cet ouvrage visait son caractère monographique, l’abus de métaphores et de concepts perçus comme vagues,

l'évocation d'une suite de contenus sur l'objet d'étude sans lien avec une logique structurale et expérimentale.

Un discours d'attribution de critères d'appartenance aux domaines du pur et de l'impur était alors élaboré. Appartenaient au premier champ, les travaux expérimentaux, fondés sur une intégration à une série de recherches antérieures, apportant un « plus » en terme de construction de ces savoirs cumulés et fortement axiomatisés ; ressortaient du deuxième espace, moins valorisé, les approches « monographiques », centrées sur les « contenus », végétant dans une sorte d'« immanence », d'adhérence aux phénomènes étudiés, proches d'un « douteux mimétisme ». L'analogie et la métaphore y sont vues comme des formes d'analyse et d'écritures sources de contagieuses obscurités sémantiques et analytiques. En un mot comme en cent, il y aurait la bonne et la mauvaise science, la vraie et la fausse psychologie sociale.

Pour ma part, j'avais en tête, lors de la rédaction, de poursuivre le travail des premiers psychologues des foules (Le Bon, Tarde, etc.) ou d'auteurs comme Élias Canetti. J'étais persuadé que la psychologie sociale devait pouvoir faire des études sur des domaines sociaux lourds, chauds[5], continuant ou prolongeant ce que propose Moscovici dans une publication de 1989 où il fait appel un nécessaire retour aux sources de cette discipline.

« *My epistemological choices revert in many respects to every exciting period of our history, to a time that was critical for the evolution of European social psychology. If I had to formulate succintly the ideal guiding these choices, it would be : creating a science capable of linking and stiching together its components hitherto scattered among the social sciences. I have in mind the psychology of economics, the*

[5] Le choix d'étudier dans une thèse de doctorat en 1982-86, comme je l'ai fait, les groupes de musique populaire amateurs était un risque d'autant plus grand que les conditions de production des données ne sont pas les mêmes dans un quatrième sous-sol de parking de voitures où évoluaient les musiciens que celles offertes aux apprentis expérimentalistes qui s'évertuent à insérer leurs « manipulations » auprès de multiples et successives générations d'étudiants sagement réceptrices de toutes les hypothèses théoriques, opérationnelles, etc. Il est facile et même un peu sadique, de reprocher à une telle monographie de ne pas appartenir à un champ épistémique (expérimental) radicalement différent même si on peut utiliser des modèles théoriques expérimentaux pour la description des données de terrain. Ce que j'ai d'ailleurs tenté. La frustration est d'autant plus grande qu'une ethnographie est très coûteuse en énergie mentale pour rester ouvert aux objets et sujets observés, en temps de travail sur le terrain et en analyse des données.

psychology of politics, mass psychology, ethnomethodology, as well as interactionist symbolism, which belongs to its sphere even today […] Not to be omitted are certain aspects of the psychology of language […] and child psychology, both of which are closely related to social psychology » (Moscovici, 1989 : 409.)

Et l'auteur ajoute que la psychologie sociale ne doit pas être un appendice de la psychologie mais un pont entre les différentes branches de la connaissance, une science non seulement de notre propre société mais d'une comparaison entre les cultures.

« *A science therefore, capable of providing an explanation of social thought, language, religions, collective behaviour, group formation, and communication. A science, to put it in a nutshell, establishing the continuity between individual and collective phenomena* » (*ibid.* : 409.) Une discipline qui ne s'éloigne pas des phénomènes sociaux et qui *ne scie pas la branche sur laquelle elle est assise*[6], insistait-il.

L'application avec laquelle on a écarté du champ d'interlocution scientifique les travaux qui appartiennent à ce courant et à cette tradition en France correspond à l'idée fixe de prendre les sciences physiques et l'expérimentation pour seuls étalon de l'évaluation des recherches et nuit, à notre avis, à la formation des chercheurs qui sont tenus de devenir d'abord de bon techniciens-méthodologues et, ensuite, d'éventuels intellectuels ou penseurs sur les phénomènes sociaux.

Cette tendance conduit certains à remettre en cause au nom d'une volonté d'être rigoureux une orientation qui pourrait faire de la psychologie sociale une science impliquée et majeure au même titre que la science politique, la sociologie, l'économie ou l'histoire. Contrairement aux idées obsédantes des expérimentalistes exclusifs, la seule rigueur n'intéresse pas les acteurs et les décideurs des organisations et institutions. Il faut que les psychologues sociaux sachent prendre des risques, dialoguent avec des représentants d'autres disciplines, d'autres champs culturels et

[6] Souligné par nous.

politiques. Cette ouverture les conduirait à transgresser la zone de leur frontière d'interlocution et de reconnaissance intradisciplinaire. « C'est en agissant qu'on se trompe » pourrait-on alors me rétorquer. Mais atteindre l'âge de raison, c'est aussi accepter de faire des chutes. C'est à ce prix que les psychologues sociaux pourraient devenir majeurs, partenaires d'institutions et du changement, analystes de l'actualité et former des projets de recherche dans les domaines dont parle Moscovici, ci-dessus (Moscovici, *op. cit.*).

Ceci est à méditer car la vitalité créative de la psychologie sociale dans des pays comme la Roumanie peut être affaiblie au nom des mêmes impératifs et des mêmes exigences qui reviennent *in fine* à être *scientifiquement correct*, c'est à dire reconnu par les quelques revues qui ont pignon sur rue dans le monde de la légitimation de cette discipline. Ce qui, en soi, est un but fondamental pour tout travailleur scientifique mais reste, dans le champ des sciences sociales dont fait partie la psychologie sociale, entaché d'une fausse aura d'objectivité et permet une autosatisfaction des chercheurs. Ce qui est, non seulement puéril, mais dangereux.

Mais la chose est plus urgente encore quand on se penche sur les chiffres du chômage des psychologues en France. Il faut « sortir » du laboratoire, au moins de temps en temps, pour cette seule raison, afin d'aller vers les futurs employeurs de ces étudiants studieux qui après avoir été de bons sujets expérimentaux et passé des examens avec succès, sont en recherche d'insertion professionnelle dans le domaine où ils ont étudié et reçoivent, pour nombre d'entre eux, les douches froides du marché de l'emploi.

De plus, le dialogue scientifique dans notre discipline porte trop sur les performances méthodologiques et pas suffisamment sur les modèles explicatifs et les phénomènes étudiés[7].

[7] Lorsqu'on assiste, par exemple, dans un congrès, à une communication sur les représentations sociales, qui est un champ d'étude conforme une conception interdisciplinaire et ouverte de la discipline, il arrive souvent que l'intérêt soit capté par la méthodologie, la forme de la présentation, les statistiques. Le contenu des résultats, leur interprétation sont discutés comme s'il s'agissait d'un élément marginal ou auquel chacun peut accéder facilement.

La scientificité des sciences sociales a toujours été depuis les origines, un problème insoluble. En effet, les sciences de la nature ont constitué un modèle vers lequel et par rapport auquel l'ensemble des sciences sociales et économiques ont tenté de se situer. Cependant, peu d'entre elles peuvent prétendre correspondre à ce modèle même si elles ont toutes tenté de le rejoindre.

V. Fertilité et rigueur : deux domaines inconciliables ?

Une connaissance n'est scientifique que si elle a été élaborée selon les règles de la méthodologie scientifique. La spécificité de savoirs est surtout à rechercher du côté de la pratique méthodologique. C'est par la pratique d'une méthodologie adéquate qu'une science est digne de ce nom. Qu'est-ce que la méthodologie ?

La méthodologie se constitue comme étude des procédures de validation et analyse des critères épistémologiques de définition des sciences.

Elle est donc, elle-même, la logique des procédures, de la genèse et du développement d'une science. De ce point, elle ne se réduit pas uniquement à une suite de recettes ou à une *technologie sociale*. Elle demeure une méthode de la méthode, une modalité d'organisation de la recherche.

Un aspect de la méthodologie renvoie à une *logique de la preuve* et, donc, du contrôle des modalités d'élaboration d'un résultat scientifique et de leur validité par rapport à ce que la communauté de référence admet comme tel. Une réflexion méthodologique se doit aussi de satisfaire aux exigences de fécondité des recherches entreprises. Réfléchir sur une science, c'est aussi accorder de l'importance à ses résultats, à ses productions. Cet aspect correspond à ce que l'on appelle la *logique de la découverte.* Ces deux logiques explorées par la méthodologie correspondent à ce que Moscovici qualifie de double visage du chercheur, qui est décrit comme un animal étrange, mi-renard, mi-hérisson.

« “Le renard sait beaucoup de choses, mais le hérisson sait une seule grande chose (Fragment du poète Archiloque)”. » Le chercheur-renard cherche, fouille, décrit, suppose, analyse, accumule faits et résultats. « Tant qu'il décrit, on le voit suivre,

explorateur et agressif comme le renard, les pistes nombreuses de la géographie sociale, combiner fait et notions disparates, ruser avec les méthodes sans la moindre réticence. Pourvu que les fruits de ses incursions et de ses rapines lui permettent d'avancer, de capter une rai de vérité, nul n'exige un certificat d'origine. [...] Seuls comptent le flair, et, en définitive, le succès ou l'échec. Comme pour l'artiste, les qualités de l'œuvre importent d'avantage que le respect des règles de l'art. […] Le chercheur-hérisson entre en action lorsqu'il s'agit d'expliquer la masse des résultats obtenus. Dès lors, en tant que hérisson, il se roule en boule, redresse ses piquants, « c'est à dire refuse tout ce qui heurte et contrarie sa propre vision. Ces résultats, il les examine à l'intérieur d'une discipline et à partir d'une cause unique, la clé des énigmes » (Moscovici, 1988 : 8-9.)

Le chercheur-renard correspond à l'exigence d'une logique de la découverte. Le chercheur-hérisson représente l'impératif d'une logique de la preuve. Ces deux figures sont complémentaires et solidaires. Ces deux logiques favorisent les avancées de la science même si, en fin de compte, « c'est le hérisson qui a le dernier mot », remarque Moscovici (*ibid.*).

Conclusion

Tout ceci nous incite à penser l'activité scientifique comme quelque chose de progressif et de dialectique, où les plans de travail techniques, théoriques et épistémologiques s'interpénètrent constamment, formant un système.

On ne peut pas dire par exemple qu'il y a un programme méthodologique, logiquement organisé qu'il suffit de suivre pour parvenir à la « vérité ». On ne peut pas énoncer non plus qu'il n'existe pas de règles élémentaires (intersubjectivité, communicabilité, réfutabilité ...) qui structurent l'activité de recherche.

Pour De Bruyne *et al*., « Les choix méthodologiques ne sont pas posés les uns après les autres mais forment système, c'est à dire supposent des retours constants et des interpénétrations réciproques des pôles épistémologique, théorique, morphologique et technique » (De Bruyne *et al*., *op. cit*. : 29). Ce système constitue un

champ social scientifique[8] qui produit des résultats et dégagent des liens de causalité ou de corrélation entre phénomènes ou groupes de phénomènes.

Ces champs scientifiques sont articulés matériellement et symboliquement autour des réalités culturelles, sociétales, éthiques, économiques, techno-industrielles et politiques qui les constituent. Mais si l'on fait abstraction de ces réalités, on doit considérer le champ de la pratique scientifique comme relativement autonome. Dans cette optique, « il peut être conçu, du point de vue méthodologique, comme l'articulation de différentes instances, de différents pôles déterminant un espace où la recherche se présente comme prise dans un champ de forces, soumise à certains flux, à certaines exigences internes » (De Bruyne *et al*., 1974 : 34.)

Notre contribution à la dynamique de recherche dans la psychologie sociale se présente comme une invitation au voyage, à ses risques et une préparation minutieuse de l'expédition scientifique. Nous espérons que, dans les années à venir, de plus grandes possibilités de dialogue s'ouvriront pour ceux qui voient les recherches dans notre discipline comme pouvant être, à la fois, utiles et spéculatives, cliniques et expérimentales, engagées et distanciées, fondées sur l'humanisme et le rationalisme.

Bibliographie

ABDI Hervé,
1987 *Introduction au traitement statistique des données expérimentales*, Grenoble, PUG.

ASSOUN Paul-Laurent,
1982 « Les grandes découvertes de la psychanalyse », *in* JACCARD Roland (Éd.), 1982, *Histoire de la Psychanalyse* (tome 1), Paris, Hachette, pp. 157-230.

[8] Les champs sociaux scientifiques :
- comprennent des professionnels du domaine spécifique d'activité,
- sont organisés en fonction des priorités et des contraintes techno-industrielles ou politiques,
- sont régulés par des communautés de contrôle de la validité des démarches entreprises, conduisant à des colloques et des revues (comités de lecture) spécialisées,
- sont maintenus en vie grâce à des sous-systèmes comme ceux visant à la formation et à la reproduction de savants et techniciens (universités) ou par des innovateurs marginalisés guidés par leur vision d'un domaine ...

DE BRUYNE Paul (de) *et al*.,
1974 *Dynamique de la recherche en sciences sociales*, Paris, PUF.

KOHN Ruth Canter et NÈGRE Pierre,
1991 *Les voies de l'observation. Repères pour les pratiques de recherche en sciences humaines*, Paris, Nathan.

JODELET Denise (sous la direction de),
1989 *Les Représentations sociales*, Paris, PUF.

LEYENS Jacques-Philippe,
1983 *Sommes-nous tous des psychologues*, Bruxelles, Mardaga.

LYOTARD Jean-François,
1992 *La phénoménologie*, Paris, PUF (1e édition 1954).

MASSONAT Jean,
1987, « Observer », in BLANCHET Alain *et al*., *Les techniques de recherches en sciences sociales*, Paris, Dunod, pp. 17-79.

MOSCOVICI Serge,
1989 « Preconditions for explanation in social psychology », *European Journal of social Psychology*, 19, 5, pp. 407-430.

MOSCOVICI Serge,
1988 *La Machine à faire des dieux. Sociologie et psychologie*, Paris, Fayard.

MOSCOVICI Serge et HEWSTONE Miles,
1984 « De la science au sens commun », *in* MOSCOVICI Serge (Éd.), *Psychologie sociale*, Paris, PUF, pp. 539-566.

ROUQUETTE Michel-Louis et RATEAU Patrick,
1998 *Introduction à l'étude des représentations sociales*, Grenoble, PUG.

SECA Jean-Marie,
1998a « Corps, temporalités et rituels dans les foules festives », *Actes des journées d'études sur les temporalités sociales du 20-21 novembre 1998,* Poitiers, Université de Poitiers, Institut poitevin de Recherches en Sociologie de la connaissance.

SECA Jean-Marie,
1998b « Pour une psychologie sociale de la vocation minoritaire », *Actes du Colloque Restructuring the social field : psychosociological perspectives on social change, 22-25 octobre 1997*, Iasi, Université A.L. Cuza, Laboratoire de Psychologie du Champ Social / New School for Social Research / Soros Foundation for an open Society Romania / POLIROM (sous presse).

SECA Jean-Marie,

1998c « Jeunes, cultures émergentes et sorties de galère », *in* FERRÉOL Gilles (Éd.), *La Personne citoyenne*, Poitiers, CRDP Poitou-Charentes / IHEDN / Institut poitevin de Recherches en Sociologie de la connaissance, pp. 158-171.

SECA Jean-Marie,

1994 « De la signification psychopolitique des vocations *rock* et *rap* en France », *in* CURAPP-CRISPA, *L'Identité politique*, Paris, PUF, pp. 79-93 (article paru en français dans « Annales scientifiques » de l'Université A.L. Cuza de Iasi).

SECA Jean-Marie,

1988 *Vocations rock. Approche psychosociale des minorités rock*, Paris, Klincksieck.